

ETHIOPIE

Photographies Marco Paoluzzo Texte Luigi Cantamessa

L'IMMENSE RICHESSE D'UN PAYS PAUVRE

Le pays le plus peuplé d'Afrique subsaharienne est aussi l'un des plus pauvres, souvent synonyme de famine. Sans ignorer cette réalité qui affecte à nouveau l'Ethiopie, le voyageur découvre un pays immensément riche, de ses paysages, de son histoire et de ses peuples. Depuis Addis-Abeba, les routes rayonnent aux quatre orientes à travers une géographie fantastique. Récit d'un périple au nord, région du Nil bleu et des églises de montagne.

Ces habitantes du village de Babile, dans la région d'Harar, à l'est d'Addis-Abeba, sont probablement de l'ethnie somalie, très proche des Hararis.



La capitale Addis-Abeba, avec ses quatre millions d'habitants, constitue le centre géographique et politique du pays.



Autrefois appelée Abyssinie, l'Éthiopie est une république fédérale située dans la Corne de l'Afrique, mais privée d'accès à la mer depuis l'indépendance de l'Érythrée en 1993. Le pays, vaste comme deux fois la France, est traversé dans toute sa longueur par la faille tectonique du rift. La région centrale est formée de montagnes et de hauts plateaux, bordés par de profonds escarpements au nord-est. À l'est, c'est la plaine semi-désertique de l'Ogaden. Au nord-ouest, le lac Tana donne naissance au Nil bleu, qui traverse de profonds canyons avant de se jeter au Soudan dans le Nil blanc. Pays le plus peuplé d'Afrique subsaharienne, avec une population estimée à 68 millions d'habitants, l'Éthiopie regroupe près de 80 ethnies parlant plus de 290 langues différentes. L'ambarique reste cependant la langue administrative.



Des marchés se tiennent tous les jours dans toutes les régions. Seuls points de ravitaillement dans les zones rurales, ce sont des terrains neutres où peuvent se rencontrer toutes les ethnies.

Débarquant de l'avion qui vient d'atterrir à Addis-Abeba, je me retrouve, comme dans une hallucination, à l'intérieur d'un aéroport de rêve, tout de verre transparent et brillant tel un immense bloc de cristal. C'est le tout nouvel aéroport de la capitale de l'Éthiopie, relié depuis peu à la ville par une véritable autoroute.

Les terrains vagues qui bordaient autrefois la route défoncée ont fait place à des constructions modernes. Des stations d'essence flambant neuves témoignent de l'essor que connaît en ce moment la circulation des voitures privées dans la ville. Inutile de chercher ici la capitale de l'ancien royaume d'Éthiopie; cette ville a été inventée de toutes pièces par l'empereur Ménélik II à la fin du XIX^e siècle. Siège de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) depuis 1963, Addis-Abeba affiche des ambitions de centre international et culturel. Mais à côté de quelques hôtels de luxe et des centres commerciaux, et au-delà des grandes avenues plantées d'arbres et des zones résidentielles, de nombreux

quartiers sont habités par un nombre toujours croissant de nouveaux venus qui vivent dans des conditions de grande précarité. Les médias nous ont souvent donné de l'Éthiopie l'image d'un pays ravagé par la famine, par la misère, par le sida. L'Éthiopie que je connais est tout autre. C'est un pays mythique à la culture millénaire, un pays de lumière habité par un peuple courageux, auquel tant de difficultés n'ont pas enlevé le sourire.

Paysages basaltiques

Cette fois, le but de mon voyage est de découvrir des églises de montagne. Après avoir remonté les hauts plateaux sur une distance de 500 km et rejoint Lalibela, je partirai en randonnée au cœur du massif du Lasta. Mon intention est d'atteindre un monastère très peu connu, l'ermitage de l'Abouna Yoseph, situé à plus de 4000 mètres, ce qui en fait, à ma connaissance, le plus haut sanctuaire du pays. A chaque fois, la traversée des hauts plateaux représente pour moi un des plus beaux itinéraires d'Afrique. Ces plateaux basaltiques recouvrent une immense région, qui va de la frontière soudanaise à l'ouest jusqu'à la dépression du Danakil à l'est, et qui décline sur des milliers de kilomètres entre

Les chutes du Nil bleu, appelées chutes de Tissisat – l'eau qui fume – révèlent le relief accidenté des hauts plateaux éthiopiens. Malgré la proximité d'un gigantesque barrage construit en amont, l'endroit demeure idyllique.



Au pays du Nil bleu, en amont des splendides chutes, un moine médite. Loin de là, des femmes hararis laissent éclater leur joie

Page de droite, en haut:

Un moine de l'île de Kebran Daniel, sur le lac Tana.

En Ethiopie, les monastères ne sont pas des bâtiments, mais des espaces sacrés délimités. Et les moines vivent dans la nature, selon les règles du monachisme oriental copte primitif.

Page de droite, en bas:

Célébration d'un mariage musulman à Harar. Réunies au domicile du marié, les femmes chantent et dansent en s'accompagnant de tambourins.

l'Erythrée et le Kenya. Les paysages y sont dominés par d'innombrables pitons volcaniques, par des *ambas*, qui sont des sommets tabulaires, et par de larges et profonds canyons.

Des paysans par millions

La route qui conduit de la capitale vers le nord, construite dans les années 1936-1940, pendant l'occupation italienne, est encore là, bien qu'en triste état. Des ponts ont disparu, dynamités ou détruits par le poids des véhicules militaires, pendant les longues années de guérilla contre le régime militaire du colonel Hailé Mariam Mengistu. Cette guerre prit fin en 1991 avec la prise d'Addis-Abeba par les guérilleros de différents fronts de libération. Depuis cette date, de très nombreux camions lourds, destinés à ravitailler le pays, sillonnent cette route. Mais le trafic privé est pratiquement inexistant en dehors de la capitale.

Des millions de paysans labourent et ensemencent de terrasse en terrasse chaque mètre carré des plateaux. Le long de la route, de nombreux villages ont poussé comme des champignons. La démographie galopante a amené une exploitation intensive du sol en vue d'une plus grande production céréalière, en particulier de *tef*, une espèce de mil. Les interdits alimentaires et les nombreuses et longues périodes de jeûne limitent d'une façon drastique la

consommation de la viande. Bien que le pays compte plus de 65 millions de têtes de bétail, la base de la nourriture reste l'*injera*, une galette produite avec de la farine de *tef*, et que l'on mange accompagnée de sauces piquantes et de purée de légumes, en particulier de pois chiches et de fèves.

Les marchés abondent chaque jour de la semaine. La petite ville de **Bati**, située à 400 km au nord d'Addis-Abeba, devient chaque lundi le théâtre d'un des marchés les plus colorés du pays, point de rencontre de différentes ethnies. Les Oromos sont descendus des plateaux avec leurs vaches, leurs chevaux et leurs mules, chargées de divers produits agricoles, légumes, tabac, épices, ustensiles en aluminium et vêtements. Les Amharas aussi sont présents avec leurs cargaisons de céréales, maïs, sorgo, *tef*, orge, blé. Les Afars sont venus avec leurs chameaux pour vendre des barres de sel, du beurre, des chèvres, des moutons et de la bijouterie.

La fuite des Afars

Depuis 1994, l'Ethiopie est constituée en tant que fédération de neuf Etats ethniques, dont celui des Afars. Leur territoire, le triangle des Afars, couvre une vaste région aride de plus de 150 000 km². Elle correspond à la grande dépression qui descend jusqu'au désert du Danakil, situé 120 mètres au-dessous du niveau de la mer.





Au nord du pays, dans le Tigré, la plaine d'Azébo telle qu'elle apparaît depuis le monastère d'Abba Pantalewon. Au loin se dessine le piton du Damo Ghelila – Montagne-de-Galilée. En Ethiopie, tous les sommets sont sacralisés.

Fin de journée sur la plaine. Le paysage apparaît tel qu'il était probablement il y a deux mille ans, avec ses champs et ses petits hameaux disséminés entre les montagnes et les pitons rocheux

En 1984, année de la grande famine, 800 000 personnes, soit plus de la moitié de la population afar, périrent par manque de nourriture et d'eau. Cette région comprend le lac Afrera, les vallées situées au pied du volcan Erta Alé et la plaine de sel. On me dit que de nombreuses familles, chassées par une chaleur de plus de 50 degrés, ont dû quitter la région du Danakil avec leurs troupeaux, pour se réfugier dans le piémont et les pentes boisées de l'escarpement, à la recherche d'un peu d'eau et de nourriture.

Pèlerins en haillons

En remontant à Kombolcha, petite ville mais important carrefour routier où m'attend, chez mon ami Aida, un bon lit ainsi qu'une des meilleures tables du pays, je rencontre de nombreux pèlerins. Ils marchent depuis des jours pour aller prier au sommet d'une *amba*. Selon la tradition, l'*amba* de Gishen, où est niché un des plus importants sanctuaires du pays, recèle, enfouis dans un puits creusé dans le rocher, le bras droit de la vraie croix, ainsi que la tunique et l'éponge imprégnée du sang du Christ. Ces pèlerins devront traverser de longues vallées et grimper de nombreuses pentes abruptes pour atteindre le sommet, à 3000 mètres d'altitude. Vêtus de haillons ou même recouverts de peaux de bête, ils portent, sur la tête ou sur le dos, de petits baluchons contenant tout ce qui leur appartient: quelques poignées de farine et un petit bidon d'eau. Dans la main droite, ils tiennent le bâton de pèlerin surmonté d'une croix. Drapé dans la caractéristique toge de couleur jaune, un vieux moine aveugle conduit par un jeune moinillon les suit avec peine. Ils seront pourtant tous ensemble à Gishen, le 26 septembre, pour la célébration du *Masqal* – la Croix – une des plus importantes fêtes religieuses du pays. Le piton volcanique d'Asheten

annonce l'arrivée à Lalibela. Petite ville juchée sur les contreforts du massif de l'Abouna Yoseph, perdue au cœur d'une vaste région de montagnes et de pics inaccessibles, elle prit le nom d'un des personnages les plus extraordinaires du Moyen Age, celui du roi Lalibela. Le sanctuaire rupestre de Lalibela représente un indestructible témoignage de la foi, et l'une des plus grandes expressions artistiques du génie humain. Il fut taillé dans une couche de tuf volcanique à la fin du XII^e siècle.

Au matin, l'un de ces radieux matins d'Ethiopie, tout le pays est envahi par les cris des enfants, par le beuglement des vaches, le braiment des ânes, le hennissement des chevaux qui galopent à travers la campagne. Des multitudes d'oiseaux emplissent l'air de leurs chants. Accompagné de quelques habitants de Lalibela, âniers, muletiers et d'Achenef, mon fidèle guide et interprète, je pars sans tarder sur les traces de l'Abouna Yoseph. Nous quittons les pentes de Lalibela pour traverser une large vallée en direction des crêtes de la chaîne de Makena, située au sud-est de la ville. Les mules grimpent allègrement sous l'œil expert d'Aweke, ancien soldat de l'armée de Mengistu.

Le couple miraculeux

Le chemin, flanqué d'innombrables tas de bouses séchées, est bordé de conifères et de quelques eucalyptus. Un couple de pèlerins m'accompagne en souriant. L'escalade de la crête de Makena est très dure. A plusieurs reprises, les ânes refusent d'avancer et, pour le dernier passage, nous sommes obligés de les débâter et de monter les chargements sur nos épaules. De gigantesques thuyas et de gros blocs de tuf masquent l'entrée d'une caverne profonde d'une cinquantaine de mètres.

(suite en page 15)



Des vestiges de la guerre de libération, terminée en 1991, apparaissent toujours le long des axes principaux, ici sur la route reliant Weldiya à Wereta.

L'Éthiopie et l'aide alimentaire

Le cercle infernal



En novembre, les paysans battent le tef, une sorte de mil qui ne pousse qu'en Éthiopie et qui est à la base de l'alimentation. Des coutumes religieuses interdisent aux Éthiopiens de consommer de la viande pendant de longues périodes de l'année.

Depuis des décennies, l'Éthiopie ne parvient pas à produire suffisamment de céréales pour nourrir toute sa population. Et l'année 2003, marquée par la sécheresse, constituera une nouvelle année noire au cours de laquelle 12 millions d'Éthiopiens n'auront survécu que grâce à l'aide internationale d'urgence. Les populations les plus touchées sont les Oromos, les Amharas et les Tigréens. Le manque d'herbe et de pâturages a également porté un coup sérieux à l'économie pastorale des Afars et des Somalis.

Le paradoxe de 2001

La sécheresse n'est pas la seule cause du déficit alimentaire en Éthiopie. Pour preuve la récolte céréalière de l'année 2001, qui fut l'une des meilleures des dernières décennies. Le manque de capacité de stockage et l'inexistence d'un marché d'exportation provoquèrent un effondrement des prix. Un demi-million de tonnes de céréales pourrit sur pied, décourageant les agriculteurs qui avaient osé investir

en achetant au prix fort des fertilisants, pour produire plus. Pourquoi a-t-on soutenu que le mauvais état des routes empêchait la mise en place d'un marché d'exportation alors qu'il semble être suffisant pour la distribution de l'aide internationale? Pourquoi, en cette année de récolte abondante, les organismes responsables de l'aide internationale n'ont-ils pas acheté les céréales sur place pour les redistribuer ensuite?

L'insécurité foncière ne favorise pas les investissements à long terme. Les terres appartiennent en effet à l'État, et les agriculteurs les louent à court terme. La superficie moyenne des exploitations, censées nourrir en moyenne cinq personnes, dépasse à peine un hectare alors qu'elle atteignait deux hectares en 1975. Le prix des fertilisants étant trop élevé, pour éviter l'endettement, les paysans se contentent d'une productivité faible, typique d'un sol épuisé. La multiplication du bétail provoque un surpâturage. Le manque de combustible amène à tailler les dernières forêts. L'érosion du vent et de l'eau réduit les surfaces cultivables. L'Éthiopie est prise dans un cercle infernal.

L'aide internationale

Les actions d'aide internationale ne se déclenchent souvent qu'après la parution de photos d'enfants mourant de faim, alors qu'il faut jusqu'à quatre mois avant que la nourriture puisse être distribuée aux populations concernées. Souvent, elle arrive trop tard. Par ailleurs, l'aide alimentaire gratuite qui devrait être une aide d'urgence produit, si elle est prolongée, des effets pervers. Elle mine l'agriculture locale, et provoque la baisse des prix. Mais les pays donateurs, principalement les États-Unis et l'Europe, y trouvent leur intérêt puisqu'ils écoulent leur surproduction. Il est symptomatique que sur les 220 millions de dollars mis à disposition par l'USAID (United States Agency for International Development) en moyenne chaque année, 216 millions soient employés à la distribution de la nourriture et seulement 4 millions au financement de projets de développement.

Ci-dessous:

A Harar, passant devant l'une des sept portes de la ville, une paysanne oromo quitte le marché avec un chargement de combustible. Le portage du bois et de l'eau est réservé aux femmes. Jamais on ne verra un Éthiopien se charger de ces tâches.

Des croix sculptées sur les rochers au bord du chemin signalent l'entrée de l'église du Sauveur, petite église d'époque médiévale bâtie à l'intérieur de la caverne. A proximité de l'église, les squelettes d'un homme et d'une femme gisent sur le sol, étendus l'un à côté de l'autre. Le prêtre m'explique qu'il s'agit d'un couple de pèlerins qui trouvèrent la mort en ces lieux. Ils y furent ensevelis sept fois, et sept fois ils revinrent à la surface. Les prêtres, devant ce phénomène surnaturel, décidèrent de les laisser en paix.

Un accueil chaleureux

Le long trajet à dos de mule qui nous sépare encore des sommets de l'Abouna Yoseph est agrémenté par la rencontre sympathique d'un jeune sorcier. Il possède un livre de formules magiques et m'assure être capable des choses les plus invraisemblables. Il marche depuis deux jours à une vitesse incroyable pour se rendre dans un lointain village chercher sa femme sans laquelle, me dit-il, il ne peut plus vivre. Bien que nos mules avancent à une

vitesse soutenue, il se maintient sans problème à côté de la mienne et marche en parlant continuellement, sans montrer le moindre signe d'essoufflement. Nos chemins se séparent finalement alors que nous essayons de trouver un passage pour remonter une longue vallée dans l'espoir d'atteindre le village de Talfatit (3000 mètres), où nous arrivons dans la soirée, épuisés. Le village est situé dans un cirque de montagnes et de pics volcaniques spectaculaires. L'accueil de la population est extrêmement chaleureux. On nous apporte du bois pour la cuisine et du fourrage pour les animaux fatigués, ainsi qu'une quantité impressionnante de *tella*, la bière locale. Quelques villageois restent avec nous toute la nuit, pour nous rassurer de leur présence.

Le lendemain, notre caravane s'enrichit d'un robuste petit âne qui porte un chargement de bois sec suffisant pour trois jours. A partir de là, en effet, nous allons monter à une altitude de 4000 mètres, et il sera très difficile de trouver du combustible. L'âne est tenu par un jeune homme athlétique,

(suite en page 17)

Un pays sans voitures. Les Éthiopiens sont toujours en marche. Pour se rendre aux champs ou au marché, le plus souvent accompagnés d'ânes





Alors que les deux tiers du sol éthiopien sont formés de roches d'origine volcanique, les autres régions sont de grès, comme ici dans la région de Key Afer, près de la frontière kenyane.

Répétant un geste préhistorique, une femme hamar moule des grains devant sa hutte. Les Hamar sont des pasteurs semi-nomades habitant l'une des régions les plus arides du Sud-Ouest éthiopien.



Ci-dessus, à droite: La région située entre Addis-Abeba et la frontière kenyane est parsemée de lacs, comme celui d'Awasa, qui constituent le paysage typique du fond de la vallée du rift africain.



La beauté sauvage. Dès qu'il y a de l'eau, là où les terres sont un peu fertiles, tout devient très vert. Ailleurs, les paysages restent arides, ne gardant qu'une beauté sauvage, presque hostile

censé connaître le passage difficile qui nous permettra d'atteindre le sommet du massif. Contournant le Mont-Abréko, nous arrivons à un village qui domine la vallée, à 4000 mètres d'altitude. Les habitants sont de solides paysans de montagne qui vivent en travaillant sans relâche une terre pauvre, où ils parviennent à faire pousser du blé et d'autres céréales. Habillés de haillons, ils semblent insensibles au froid intense, à la neige qui recouvre souvent toute la montagne et aux vents d'altitude. Ils se nourrissent de galettes et partagent leurs maigres récoltes de céréales avec d'innombrables babouins.

La chute de l'âne

On raconte que, dans le temps, les babouins détruisaient les récoltes et que les paysans les chassaient impitoyablement. Un jour, les deux chefs, celui des humains et celui des babouins, fatigués de se faire la guerre, se réunirent et conclurent un pacte: les paysans pourraient semer et récolter mais sans toucher aux graines tombées

au sol, qui seraient laissées aux babouins. A leur tour, ces derniers respecteraient les plantations et ne détruiraient plus les récoltes.

Nous affrontons le moment le plus difficile et le plus dangereux de tout le voyage. Pour y arriver, il faudra descendre une barre rocheuse de quelques centaines de mètres. La falaise tombe à pic. Il nous faut débâter les animaux, et mes compagnons âniers et muletiers vont devoir descendre les chargements sur le dos, jusqu'au pied de la falaise. Nous cherchons un passage pour les bêtes. Tout le monde encourage, tire, pousse, soutient animaux et chargements.

Je retrouve toute ma petite caravane au bas des rochers, à l'exception de l'âne que nous avions loué le matin même, malheureusement tombé avec son fardeau de bois dans les rochers. Nous devons ainsi nous séparer également de son jeune conducteur qui, vu l'heure avancée, nous quitte pour rentrer dans son lointain village. Il n'est pratiquement pas habillé et, rendu méfiant par des règles alimentaires très strictes, il refuse l'eau et la nourriture que je lui propose. Il nous quitte en souriant. Je me demande

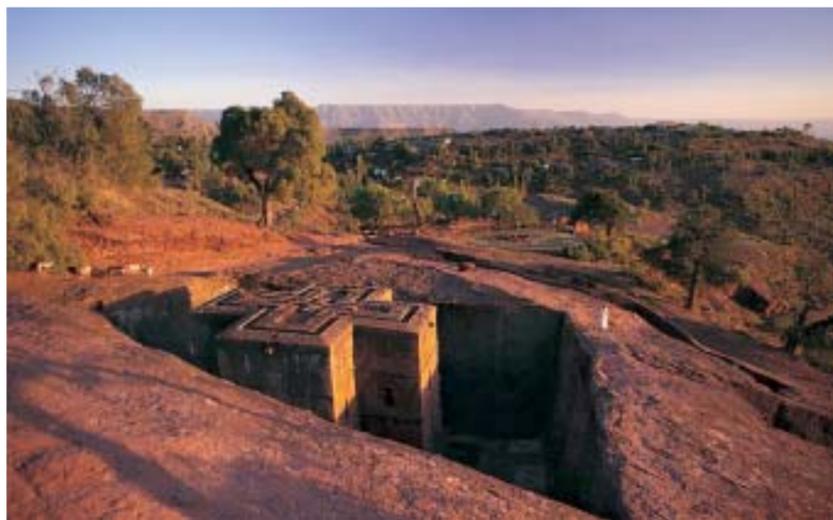
Mille sept cents ans de christianisme

Le royaume d'Éthiopie fut converti au christianisme dès le IV^e siècle. L'histoire raconte que deux remarquables jeunes garçons, originaires de Syrie et éduqués par un philosophe de Tyr, échouèrent un jour avec leur bateau sur les côtes de la mer Rouge, alors contrôlées par le royaume d'Axoum, le mythique pays de la reine de Saba. Amenés à la cour du roi, ils passèrent de l'état d'esclaves aux plus hautes charges de l'Etat. L'un d'eux, Frumentios, convertit le roi Ezana et sa cour au christianisme et, consacré évêque par le patriarche d'Alexandrie, devint le père de l'Église d'Éthiopie. Les chrétiens d'Éthiopie le connaissent sous le nom d'Abba Salama.

Quant aux musulmans, ils sont là depuis le temps du prophète Mahomet. Des historiens arabes, biographes de Mahomet, racontent que le prophète envoya une centaine de ses disciples, parmi lesquels une de ses filles et deux de ses futures femmes, se réfugier auprès du roi chrétien d'Axoum pour échapper aux persécutions de la tribu des Quraish, qui détenait le pouvoir à La Mecque. Aujourd'hui, les 68 millions d'Éthiopiens se partagent entre les deux religions, avec une légère majorité pour la communauté musulmane. Seules quelques tribus du sud sont restées animistes.



Le seul moyen d'accéder au monastère de Debré Damo, dans la région d'Axoum, est de se hisser à l'aide d'une corde sur plus de quinze mètres.



comment il fera, sans avoir mangé ni bu de la journée, pour traverser à cette heure tardive toutes ces montagnes et ces hauts plateaux glacés qui le séparent de Talfatit.

Le sommet de l'Abouna Yoseph, telle une énorme tour, se dresse maintenant devant nous. Un chemin facile, à flanc de montagne, nous conduit en une heure au pied du pic où, dans un petit bosquet, se trouve l'église, aménagée dans l'obscur caverne où repose le saint ermite. Nous sommes accueillis par un grand nombre de prêtres, de moines, de nonnes et de fidèles venus des villages alentour

Hauts lieux légendaires. Les endroits sacrés sont toujours situés sur les sommets, plus proches du ciel, tous porteurs d'une légende

Page de gauche, en haut: Une cérémonie religieuse à Axoum, au cours de laquelle les prêtres portent des manuscrits ainsi que des croix servant à bénir les quatre points cardinaux. Les parapluies, eux, symbolisent la voûte céleste.

Page de gauche, en bas: L'église de Bieta Ghiorghis, à Lalibela, est la seule église d'Éthiopie en forme de croix.

fêter la Saint-Gabriel. Ils sont pieds nus, drapés de longues toges et de capes colorées. J'ai l'impression d'avoir trouvé la crèche de Bethléem, peuplée de patriarches et autres prophètes. Deux prêtres puisent dans de grandes jarres de la bière et nous l'offrent en signe de bienvenue. Une fois notre tente plantée, tous les prêtres et les personnes les plus importantes de la communauté viennent me saluer, discuter un moment, regarder et enquêter sur ma personne. Tous ont des problèmes de santé et beaucoup d'entre eux souffrent de violents maux d'estomac dus à leur alimentation. A cette altitude,

pas de légumes, pas de fruits: uniquement des céréales à doses homéopathiques et des piments à longueur d'année.

Deux prêtres, qui affichent une forte personnalité tempérée d'une grande douceur, me racontent l'histoire de la fondation de l'église: fils de roi né dans la province du Choa au XVI^e siècle, Merkourios étudiait les sciences humaines. Un jour, le Saint-Esprit lui apparut et lui insuffla la vocation religieuse. Devenu prêtre-moine, il changea son nom et devint l'Abouna Yoseph. Alors qu'il se trouvait en prière, le Saint-Esprit lui ordonna d'aller se retirer



Un moine de Dega Estifanos, sur le lac Tana, éclaire la momie de l'empereur Za Denguel, assassiné en 1604 peu après sa conversion au catholicisme.

au sommet de l'impressionnante tour rocheuse qui aujourd'hui porte son nom. Il monta sur ce sommet apparemment inaccessible avec l'aide des anges et y resta en prière pendant quarante ans. Un jour, Satan vint et le poussa dans le vide, mais les anges le sauvèrent et le déposèrent au pied des parois verticales. Le sang qui s'écoula alors de ses blessures engendra, par miracle, la source d'eau qui suinte des rochers. Une fois par an, le 27 mai, lors de la fête annuelle de l'église-caverne d'Abouna Yoseph, les populations des alentours apportent leurs offrandes de céréales pour remercier le saint et solliciter sa bénédiction.

Le salut de l'aigle

Un jeune prêtre, Qes Beranou, m'accompagne avec son enfant au seuil de la caverne où s'accumule l'eau sacrée. Seuls les diacres ont le droit d'y pénétrer, afin d'y recueillir l'eau pour les fidèles. Dejen, mon assistant, qui sert comme diacre à l'église de Merkourios à Lalibela, se glisse à l'intérieur du sanctuaire muni d'un bocal de poivrons rouges que nous avons vidé la veille. Il en ressort en portant avec la plus grande vénération son récipient rempli d'eau sanctifiée. Un aigle majestueux plane, ailes immobiles, autour du sommet.

Le soir tombe sur l'Ethiopie. Depuis le promontoire de l'Abouna Yoseph, je peux admirer ce pays merveilleux: sur des centaines de kilomètres, ce ne sont que montagnes et canyons, hauts plateaux et vallées profondes. Au nord-ouest, le **Simien** avec ses nombreux sommets de plus de 4000 mètres, au nord, le **Tigré**, avec la mythique Amba Alage, la montagne de tous les combats, véritable verrou des plateaux. Au loin, à l'est, la dépression du Danakil, le pays des Afars avec ses plaines salées et ses volcans. Je n'ai alors qu'une parole dans le cœur: Selam Ethiopie! Que la paix soit avec toi! ■



Une vision intemporelle. Alors que le prêtre tenant la croix ciselée prononce quelques paroles sacrées, le soleil au zénith éclaire un instant l'église d'Ethiopie

Ci-dessus: Office liturgique dans l'église souterraine d'Abouna Aaron, creusée dans une montagne au sommet de laquelle vivent près de cent cinquante prêtres et moines.